

**24 images**

**24 iMAGES**

**Poésie, *in memoriam***  
**Poetry de Lee Chang-dong**

Jacques Kermabon

---

Métamorphoses - Nouveaux visages des genres  
Number 148, September 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62840ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Kermabon, J. (2010). Review of [Poésie, *in memoriam* / Poetry de Lee Chang-dong]. *24 images*, (148), 37–37.

Poetry de Lee Chang-dong

# Poésie, *in memoriam*

par Jacques Kermabon

Mélo ou anti-mélo, par l'accumulation de malheurs qui s'acharnent sur la tête de ses personnages, le cinéma de Lee Chang-dong flirte avec ce genre. On se souvient des deuils successifs qu'affrontait la jeune mère de *Secret Sunshine*. Pour ce rôle, Jeon Do-yeon remporta le Prix d'interprétation féminine à Cannes en 2007. La star coréenne Yun Jung-hee, qui interprète la grand-mère, Mija dans *Poetry*, présente quasiment à chaque plan, était une candidate sérieuse à la même distinction cette année. Elle y est une femme sans grandes ressources, mais toujours d'une extrême élégance un peu fantasque. Contrainte à faire des ménages chez un vieil homme hémiparalysé, elle élève seule son petit-fils, adolescent très adolescent – zappeur impénitent, il laisse traîner ses chaussettes sales et son paquet de chips au salon avant de se réfugier dans sa chambretière –, et découvre qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Par le Prix du scénario, le jury a préféré récompenser les entrelacements d'une savante substance romanesque. D'abord romancier, Lee Chang-dong excelle à entrecroiser les destins, à multiplier les fils des intrigues et à aussi doter ses personnages d'une riche épaisseur humaine.

Ce quasi-mélo commence comme un polar. On repêche le corps d'une adolescente dans le fleuve. Suicide ? Les interrogations sur les raisons de cette mort offrent un premier fil narratif aux rebondissements douloureux pour la communauté de cette petite ville de province. Le titre, *Poetry*, est motivé par le fait que Mija se met à suivre un atelier de poésie. Le cheminement de celle-ci, les questions éveillées ainsi en elle, constituent l'autre axe principal du récit. Le déploiement parallèle et les ramifications multiples de ces deux pistes qui s'interpénètrent, se font écho, s'il tourne à un moment au procédé, offre sur un plateau matière à réflexion sur la confrontation du mal et de la beauté, de la lutte entre la recherche du mot juste et les trahisons de la mémoire, la force propre de la poésie, cet art qui joua un important rôle, social et artistique, quelques siècles auparavant. Pour autant, le film n'affirme rien. Il se contente d'avancer des motifs, de mettre en scène des rencontres, de nouer les intrigues, d'orchestrer des remords, de la culpabilité, des problèmes de conscience.

L'écrivain qui anime l'atelier insiste sur l'attention au monde qu'implique l'activité poétique. Cette quête va guider Mija et on peine à démêler, dans le rapport quelque peu distendu qu'elle se met à entretenir avec le quotidien, ce qui relève d'un refuge face à la révélation des horreurs dont elle se révèle proche sans jamais les avoir soupçonnées, ce qui tient au développement de la mala-

die ou bien de l'accession à une sensibilité qu'elle n'avait jamais su formuler. C'est dans cette incertitude que réside la meilleure part de *Poetry*, d'autant qu'elle redouble les atermoiements de Mija au fur et à mesure que, les raisons de la mort de l'adolescente s'éclaircissant, elle se trouve, sous la pression sociale, à prendre des déci-



sions dont sa morale et son humanité ne peuvent s'accommoder. Il n'est pas difficile d'entendre dans cette préconisation du poète une vertu qui est celle-là même du cinéma vers lequel tend Lee Chang-dong en nous faisant partager le chemin progressif de Mija, ses interrogations sur la poésie, sa redécouverte du monde, des fleurs, du temps, des êtres, éveil qui, à son âge et compte tenu de la maladie qui la gagne, sonne aussi comme un adieu.

Se trouvent ainsi noués, sous le signe de la mélancolie, l'accès à la beauté singulière d'une expression artistique et l'étiollement sans doute inévitable de celle-ci.

Lee Chang-dong n'a pas caché qu'en évoquant un art qui a perdu la place qui était la sienne, c'était une façon de se poser une autre question à lui-même : « Que signifie "faire un film" en ce temps où le cinéma est menacé ? »

Toutes ces considérations auxquelles *Poetry* invite directement en arriveraient presque à occulter que le film sait aussi préserver ses mystères ou jouer de rimes visuelles et sensibles, tel ce moment où, alors que Mija se rend sur le pont d'où s'est jetée l'adolescente, son chapeau s'envole et tombe dans l'eau. Ces deux chutes se répondent et font aussi écho aux plans sur le fleuve qui ouvrent et ferment le film en laissant dans leur sillage leur lot d'énigmes et d'incertitudes. ■